Ami du Clergé du 25 mai 1939

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXXIII. *Trinité :* Ce que nous savons de ce mystère, 305.
Courtes instructions sur la Morale. — XI. Moyens d'éviter le péché, 307.
Pour la fête de S. Liphard. — Un moine du VI[e] siècle, 310.
Pour la fête du Sacré-Cœur. — I. Nature et histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, 311.
Entretiens sur l'Action catholique. — XII. L'Action catholique et la presse, 314.
Sujets de circonstance. — *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus :* Sa sainteté, son message, sa présence, 315.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXIII

Trinité

CE QUE NOUS SAVONS DE CE MYSTÈRE

Mes frères,

En cette solennité, qui n'a pas toujours dans l'estime des bons chrétiens la place d'honneur qu'elle mérite, l'Eglise propose à notre adoration le mystère de la T. S. Trinité, source de tous les autres, fondement essentiel de tout dogme, de toute morale et de tout culte.

Après avoir rappelé ce que fut la révélation de ce mystère, nous verrons ce qu'en dit l'enseignement catholique et quelles en sont les analogies et comparaisons.

I. — *La révélation du mystère*

Le dogme de la T. S. Trinité ne nous est pas indiqué très ouvertement dans l'Ancien Testament. Le peuple juif, au milieu des égarements du polythéisme, croyait fermement à l'unité de Dieu et il ne fallait pas troubler son faible esprit ; il fallait proportionner la lumière de la vérité au tempérament spirituel de l'humanité dégénérée, et savoir l'envelopper de certaines ombres providentielles.

Cependant, à travers les siècles anciens, l'affirmation de la pluralité des Personnes divines se manifeste. La Trinité plane sur le premier chaos et tient conseil lorsque l'homme va naître : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Elle descend à Babel et confond les langues : « Venez, descendons et confondons... » Remarquons tous ces pluriels ! — Dans la vallée de Mambré, Abraham voit apparaître devant lui trois hommes ; mais, ami de Dieu, initié au mystère de la vie divine, il ne divise pas ses hommages : il voit trois personnes et adore un seul Dieu. — David parle du seul Dieu, mais parle aussi de son Verbe et de l'Esprit créateur. Et n'est-ce pas Dieu trine et un que les séraphins saluent dans la vision d'Isaïe par ce cantique : « Saint, saint, saint est le Seigneur ! »

Le Père, le Fils et l'Esprit-Saint étaient au baptême de Notre-Seigneur dans les eaux du Jourdain ; le Père dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé » ; le Fils est baptisé ; l'Esprit-Saint descend sur lui en forme de colombe. — A la Cène, Jésus affirme sa consubstantialité avec Dieu le Père ; avant de quitter ce monde, il promet le Saint-Esprit, qui ne fait qu'un seul Dieu avec les deux premières Personnes. Et il déclare le mystère tout entier dans ce commandement : « Baptisez les nations au nom (au singulier) du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » — Jean, le chantre inspiré de la génération du Verbe, Jean, à la fin de sa vie, écrit la formule sacrée qui résume bien l'enseignement catholique et que commenteront désormais tous les docteurs et théologiens : « Ils sont trois qui rendent témoignage dans le ciel à l'admirable fécondité de l'essence divine, le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, et ces trois ne sont qu'un. »

Voilà le mystère de la très sainte, très adorable et incompréhensible Trinité : un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit.

Et l'Eglise redira cette formule dans tous ses symboles : « Je crois en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. » Elle terminera les psaumes par le *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto,* dont S. François de Sales recommandait tant la méditation.

Ce refrain se dira au bréviaire plus de cinquante fois par jour. A toutes les heures canoniales, chaque hymne se terminera par la doxologie, c'est-à-dire par une strophe, brève en paroles, ardente en sentiments, pour exalter le Père, le Fils, le St-Esprit et souhaiter qu'ils soient connus, aimés, bénis partout et toujours. Chaque oraison, soit qu'elle remercie, soit qu'elle félicite, soit qu'elle implore, soit qu'elle fasse amende honorable, finira en invoquant chacune des trois Personnes divines, sources de toutes grâces et bénédictions. Aux grandes circonstances de la vie chrétienne ou de l'histoire nationale, retentira le *Te Deum,* chef-d'œuvre de la liturgie de l'Eglise latine, cantique si complet en l'honneur de la T. S. Trinité.

Chaque semaine, le dimanche lui sera plus spécialement consacré.

Chaque jour, la sainte messe rendra l'hommage parfait, infini, au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Plus de cinquante fois, le prêtre y tracera sur lui ou sur le pain ou le vin, ou sur le corps et le sang du Christ, le signe officiel dédié à l'honneur du Père, du Fils et du Saint-Esprit. La messe elle-même est une suite d'expressives invocations à la Sainte Trinité.

C'est au nom de la Sainte Trinité que l'Eglise parle, bénit, baptise, confirme, nourrit les fidèles du corps et du sang du Sauveur, absout les pécheurs, fortifie les malades, consacre les prêtres, reçoit les serments des époux, sollicite toutes les grâces. Elle fait réciter dans les prières des agonisants ces belles paroles : « Ame chrétienne, pars de ce monde au nom du Père qui t'a créée, au nom du Fils qui t'a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui t'a sanctifiée. Seigneur, recevez-la avec miséricorde ; il est vrai qu'elle n'a pas été exempte des fragilités humaines, mais, vous le savez, elle a confessé votre auguste Trinité, elle a reconnu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Elle s'est intéressée à votre gloire et elle vous a fidèlement et religieusement adoré. »

Ainsi ce grand mystère d'un seul Dieu en trois personnes nous apparaît près du berceau pour bénir l'entrée en ce monde ; il domine tous les actes importants de la vie ; il réapparaît près de la tombe pour en adoucir les terreurs et apporter les plus douces espérances.

II. — *Ce que dit l'enseignement catholique*

Dieu s'est réservé ce mystère ; nous n'en pouvons connaître que ce qu'il lui a plu de nous dire. Aussi

c'est l'instant de faire l'application, dans toute sa rigueur, du principe de la foi qui résume tout l'enseignement catholique : il faut croire de l'être premier tout ce que l'être premier a dit de lui-même.

Nous sommes en face d'un mystère plus que tout autre infini, insondable, qui échappe, même après la Révélation, à la force démonstrative de la raison, même chez les princes de la pensée. Nous pouvons, à l'aide de la Révélation, découvrir des probabilités lumineuses qui consolent et soutiennent notre foi. C'est tout. La certitude rationnelle nous manque, et quelque envie que nous ayons d'expliquer les mystères, devant celui-ci il faut courber notre raison. Comme dit Bossuet, nous ne savons le tout de rien. Et nous comprenons la portée de la parole de l'ange qui, sous la forme d'un enfant, avec un coquillage portait de l'eau de la mer dans un petit trou, et répondit à S. Augustin étudiant la Trinité : « J'aurais plutôt fini de mettre la mer entière dans ce petit trou que vous de comprendre ce mystère. »

Il est facile de se moquer des mystères quand on n'en connaît que le nom, quand on n'en voit que la superficie ; mais si l'on entre dans leurs profondeurs sacrées, le mépris est étouffé par la grandeur et la majesté.

Le mystère de la Sainte Trinité est, disons-nous, le mystère d'un *seul* Dieu en *trois* personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Evidemment il ne s'agit pas de personnes séparées comme des personnes humaines, mais de trois différentes manières de subsister d'une seule et même substance.

Dieu se connaît lui-même, la pensée pense la pensée, et ainsi le Père engendre de toute éternité, avant l'aurore des siècles, son Fils ou Verbe, qui est la pensée substantielle du Père. Comme la lumière ressemble au soleil qui la projette, ainsi le Fils de Dieu, lumière de lumière, ressemble à son glorieux Père, mais non comme un rayon qu'on puisse détacher du Soleil de justice où il subsiste éternellement. C'est l'image parfaite du Parfait.

Le Fils procède par voie de connaissance. Le feu engendre l'éclat et celui-ci paraît au même moment que le feu ; s'il y avait un feu éternel, il y aurait un éclat éternel, dit S. Augustin. Or, dit l'Ecriture, le Fils est la splendeur de la Lumière éternelle (Sag., VII, 26), la splendeur de la gloire du Père.

S. Cyrille d'Alexandrie emploie la comparaison suivante : « Quand des écoliers s'approprient la science du maître parfaitement, ils ont la même science, mais avec cette différence que la science du maître est la science d'origine et celle des élèves une science communiquée. De même le Père et le Fils ont une même substance, avec cette différence que celle du Fils lui est communiquée de toute éternité. »

Selon Tatien, « comme un flambeau peut être allumé à un autre flambeau, sans que celui-ci perde rien de son éclat, de même le Fils procède du Père sans rien lui enlever. »

Le Père est ravi du Fils. Il aime son Fils : il est si beau ; c'est sa lumière, sa splendeur, sa gloire, son caractère, sa figure, son empreinte, sa pensée, son Verbe, sa substance, sa vie, tout lui-même. Le Fils est ravi du Père : il est si bon ; il donne tout dans sa génération avec une si admirable plénitude et tant de perfections ! Le Père et le Fils se contemplent, s'admirent, s'aiment, se donnent, s'unissent dans l'amour, mais un amour si puissant et si parfait qu'il forme entre eux un lien vivant. L'amour de Dieu s'exhale dans un souffle, *spiritus*, un souffle saint, *spiritus sanctus*, qui subsiste, qui vit, qui est une personne distincte. « Le Saint-Esprit est Dieu de Dieu, comme une lumière est de la lumière où elle a été allumée, » dit Tertullien. — « Je chasse les démons, disait le Christ, par le *doigt de Dieu*, c'est-à-dire par le Saint-Esprit. De même que le doigt est de la même substance que le corps dont il fait partie, ainsi l'Esprit-Saint a nécessairement la nature divine. » (S. Isidore).

Si quelqu'un se regarde dans un miroir, il engendre sa propre image ; s'il en perçoit la beauté, il s'aimera lui-même. Dieu se voit dans le miroir de sa divinité et engendre une image consubstantielle de lui-même (Héb., I, 8) ; l'*amour réciproque* du Père et de cette image consubstantielle, c'est-à-dire du Fils, est l'Esprit-Saint. Ainsi raisonnent S. Augustin, S. Anselme, S. Thomas d'Aquin.

Le mot « esprit, souffle, » est bien choisi, parce qu'il désigne l'inclination réciproque, le mouvement de l'amour, dit S. Thomas. Le Christ dit lui-même que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ; une fois il dit que le Père enverra l'Esprit (Jo., XIV, 26) ; une autre fois que lui-même l'enverra (Jo., XVI, 7). Le Saint-Esprit, dit encore S. Thomas, procède du Père et du Fils comme la chaleur vient du soleil et du rayon, ou, comme le note Tertullien, comme le fruit vient à la fois de la racine et du tronc.

Et voilà donc le dogme, le mystère de la Sainte Trinité : une seule substance incréée, immense, éternelle, infinie, un seul Tout-puissant, un seul Seigneur, un seul Dieu enfin ; et dans cette unité de la substance, unité infiniment simple et indivisible, une trinité de personnes, le Père engendrant son Fils et le Saint-Esprit procédant de tous deux ; chacun d'eux étant éternel, infini et Dieu, sans qu'il y ait trois éternels, ni trois infinis, ni trois dieux, parce qu'ils ont en commun la substance et ne se distinguent que comme personnes [1].

Les trois Personnes ont donc en commun la charité infinie, la science infinie. Egalité sans confusion ; aucune d'elles ne précède, ne surpasse les autres en grandeur et en puissance. Hiérarchie sans dépendance, le plus bel ordre qui se puisse concevoir dans l'unité et la merveilleuse beauté. Trinité parfaite de trois parfaits, dit S. Grégoire de Naziance.

Ce n'est pas plus absurde ni plus contradictoire que d'affirmer *deux* substances, âme et corps, en *une seule* personne humaine, comme l'admet toute philosophie. Substantialité et personnalité sont choses distinctes, susceptibles de propriétés différentes.

Comment cela se fait-il ? Avec S. Augustin, je vous réponds : Je n'en sais rien. Il ne s'agit pas de comprendre, mais de croire. Ce dogme de la Trinité, dogme générateur des dogmes, soleil de nos mystères, lumière de cette nuit sacrée dont le prophète a dit qu'elle serait éclairée comme le jour, clef de voûte de l'ordre surnaturel, base de toute doctrine catholique, est un secret qu'on ne cherche pas à pénétrer, mais qu'on adore. *O altitudo !* O Trinité ! que vous êtes impénétrable et incompréhensible !

III. — *Analogies et comparaisons*

Toutefois, si l'homme ne peut pas plus fixer la Trinité que le soleil, comme le soleil, la Trinité éclaire tout homme venant en ce monde, par les mille preuves et images qu'elle a imprimées d'elle-même

[1] Girodon, *Exposé de la doctrine catholique.*

dans la nature. Nous pouvons, au moyen de la raison éclairée par la foi, arriver à une connaissance imparfaite mais très utile des mystères en considérant certaines analogies de la nature. (Conc. du Vatican, III, 4).

Ce monde que nous habitons nous paraît parfaitement un, et il l'est en effet : son unité fait sa beauté. Et cependant, en y regardant de plus près, j'y vois trois mondes parfaitement distincts. J'y vois le monde des êtres, objet des études physiques, naturelles et cosmographiques ; le monde des faits ou événements, objet des études historiques ; enfin le monde intellectuel et moral des idées et des sentiments, objet des études littéraires, philosophiques et libérales. Ces trois mondes distincts ne font visiblement qu'un seul monde. Les trois personnes distinctes qui les ont faits et qui les soutiennent ne font aussi qu'un seul et même Dieu qui a créé, qui a voulu racheter ce qu'il a créé, et qui continue à vivifier ce qu'il a racheté.

Prenons des images plus sensibles, des comparaisons qu'il ne faudra pas prendre à la lettre, parce qu'elles donneraient une idée très inexacte de la Sainte Trinité.

Regardons ce beau soleil auquel Dieu aime tant à se comparer. Il est parfaitement un. Et pourtant, j'y distingue foyer, rayons, chaleur, trois choses parfaitement distinctes, de même substance que le soleil et aussi anciennes que lui. « Le globe lumineux du soleil, les rayons qui en émanent, et la chaleur produite par eux sont trois choses en une », dit S. Cyrille d'Alexandrie. — Prenons le triangle, ce symbole de la nature divine que tous les peuples ont adopté, même les non-chrétiens. Il y a trois angles parfaitement distincts et il n'y a qu'un triangle, et chaque angle contient dans l'écartement de ses deux lignes l'étendue tout entière. — L'améthyste, dit S. Isidore, brille en trois couleurs différentes, selon le côté par où on la regarde : elle est pourpre, violette et rose, tout en n'étant qu'une pierre. L'eau est, en différents moments, solide, liquide et gazeuse. L'eau de la source, du ruisseau, du fleuve reste la même eau, mais porte des noms différents.

Faut-il citer ce passage de Brucker ? « Quand on frappe une note, un *la*, par exemple, sur un piano, ce son se subdivise en trois sons parfaitement distincts : le *la* qu'on frappe, puis la dominante du *la*, le *mi* qui est engendré par la tonique, et de cette tonique et de cette dominante un autre son procède, déterminant le ton de la note : c'est le *do* dièze ou la *médiante*. Ainsi ces trois tons simultanés, donnés par une seule corde, mariant leurs vibrations, nécessaires l'une à l'autre, ne produisent qu'un seul son. La tonique engendre sa dominante et la médiante procède des deux autres. »

Voici d'autres images vivantes. *La famille*, aussi une par le cœur que par le sang et le nom qu'elle porte, est cependant composée de trois membres parfaitement distincts : le père, la mère, les enfants.

L'âme qui dit en moi : *je* ou *moi*. Qu'y a-t-il de plus un et de plus indivisible ? Et cependant, ce *moi* pense, aime, veut : trois choses bien distinctes, parties de trois puissances aussi parfaitement distinctes. L'âme a en elle la trinité de l'être, de la connaissance et du vouloir. Trois hommes peuvent avoir la même idée.

Mais, objectera-t-on, il est impossible que *trois* fassent *un* et que *un* soit *trois*. — C'est se méprendre sur l'enseignement de l'Eglise et blasphémer ce qu'on ignore, car l'Eglise ne dit pas : Trois personnes sont une personne ; mais : Trois personnes sont une seule substance.

* *

Puisque nous sommes les images de Dieu par notre substance, soyons-le pareillement par nos mœurs. Entendons bien ce vœu si souvent répété de Jésus-Christ : « Soyez un et consommés dans l'unité, comme mon Père, moi, et notre Esprit. *Sint unum sicut et nos !* »

Soyons un d'esprit par la foi, un de cœur par l'amour de Dieu et de tout ce que ce beau nom renferme, un de volonté, par la pratique vaillante de la vertu. Cette parfaite unanimité de pensée, d'amour, de volonté fait toute la grandeur de la famille, toute la force et la sécurité du pays.

Demandons par la prière cette unanimité. O très sainte et admirable Trinité, nous vous louons, nous vous adorons ! Gloire au Père, gloire au Fils, gloire au Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XI

MOYENS D'EVITER LE PÉCHÉ

Mes frères,

Tous les hommes sont éprouvés par la tentation. « La vie de l'homme est un combat sur la terre » (Job, VII, 1). Le christianisme est une lutte. « Ceux qui veulent gagner le royaume des cieux doivent avoir des tentations. » (S. Pierre Damien). Nul ne sera couronné, s'il n'a remporté la victoire ; nul ne peut vaincre sans combat, nul ne peut combattre sans ennemi. Mais, malgré le choc des tentations qui nous assaillent, malgré les penchants qui nous portent au péché et que nous avons tous plus ou moins en nous, nous pouvons éviter le péché. Dieu ne permet pas que nous soyions tentés au-dessus de nos forces, ainsi, comme dit S. Ephrem, que le potier ne laisse pas trop longtemps ses vases au four, de peur de les faire éclater. Quand Dieu nous laisse exposés aux tentations, il nous donne les grâces suffisantes pour que nous puissions leur tenir tête (II Cor., XII, 9). Plus la tentation sera violente, plus la grâce sera puissante ; plus le danger sera grand, plus le secours de Dieu sera énergique. Nul ne peut donc s'excuser, en disant que la tentation a été trop forte.

Mais « aide-toi, le ciel t'aidera. » Il faut prendre nous-mêmes les moyens que Dieu a mis à notre disposition. Ils se résument en ces paroles de N.-S. Jésus-Christ : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. »

I. — *Veillez*

Il faut veiller sur les occasions de péché. Ces occasions sont les rencontres de circonstances qui incitent au péché ou le facilitent.

On appelle occasions *prochaines*, celles qui exposent presque fatalement au péché, celles pour lesquelles il y a certitude morale qu'elles feront tomber ; par exemple, aller avec une personne avec laquelle on sait qu'on a presque toujours péché, faire telle lecture qui est mauvaise.

Les occasions sont *éloignées*, lorsqu'on y succombe rarement.

1. *Il n'est pas permis de s'exposer inutilement à la tentation*, à l'occasion de pécher.

L'occasion fait le larron. « Qui aime le péril y périra » (Eccli., III, 27). « Celui qui touche de la poix se salit les mains » (Eccli., XIII, 1). Il ne faut pas jouer avec le feu : on finirait par se brûler. Ainsi que le dit S. Cyprien : « Les papillons qui voltigent autour de la lumière finissent par s'y brûler les ailes ; et celui qui s'endort sur le parapet d'un pont court grand risque de se réveiller dans la rivière. »

Aller présomptueusement au devant de l'occasion dangereuse, tout en se promettant de se ressaisir à temps pour ne pas pécher, c'est imiter celui qui se jetterait dans le vide avec l'espoir de se raccrocher aux gouttières. Il s'y accroche, de fait, mais il sent son appui se dérober sous lui. Impossible de remonter... Alors il tombe.

« De même, dit S. Augustin, que ne peuvent être mordus par un chien enchaîné que ceux qui veulent bien s'approcher de lui, de même, dans le combat spirituel, il n'y a à succomber aux tentations du démon que les imprudents qui veulent s'offrir à ses coups. Les autres passent leur chemin, sains et saufs, malgré les plus furieux aboiements. »

— « Un jour, dit le saint Curé d'Ars, je me trouvai de passer devant un gros feu. Je pris une poignée de paille bien sèche, je la jetai dedans, en lui disant de ne pas brûler. Ceux qui furent témoins de cela me dirent, en se moquant de moi : « Vous avez beau lui dire de ne pas brûler, cela n'empêche pas qu'elle brûle. — Et comment, leur ai-je répondu, puisque je lui dis de ne pas brûler ! »... Qu'en pensez-vous, mère ? Vous y reconnaissez-vous ? N'est-ce pas que vous avez dit à votre fille d'être bien sage, lorsque vous lui donnez la permission d'aller à la danse ?... »

J'ai dit : il n'est pas permis de *s'exposer inutilement* à l'occasion de pécher. En effet, il est des cas où l'utilité du prochain nous fait comme un devoir d'affronter la tentation, et il est des professions où sa rencontre est une nécessité de métier, comme celles de médecin, d'avocat, etc. Mais, dans ces cas, il faut prendre toutes les précautions utiles pour ne pas succomber, pour rester, coûte que coûte, fidèle au devoir : s'armer du secours de la prière, se défier de soi-même et avoir confiance en Dieu, qui, pour un devoir d'état, donne une grâce d'état. Si on ne tente pas Dieu par présomption, on peut compter sur l'assistance de la grâce, mais non pas si l'on s'expose sans mandat et sans graves motifs.

2. *Il faut repousser la tentation, résister à l'occasion de pécher.* « Résistez au démon, » dit S. Jacques (IV, 7). « Le démon, dit S. François de Sales, est faible comme une fourmi contre ceux qui lui résistent, fort comme un lion contre ceux qui consentent à la tentation. »

Cette résistance peut se faire ou *par le mépris* ou *par la lutte*.

En certaines circonstances, il vaut mieux mépriser les occasions qui tentent que de les combattre à visière levée. Le meilleur moyen de dompter l'orgueilleux, et par conséquent le démon, c'est de l'ignorer. Il faut faire des mauvaises pensées le même cas que des feuilles qui tombent ou d'une mégère qui crie : on passe son chemin sans se retourner. « Si l'on reste tranquille auprès d'une ruche, dit encore S. François de Sales, dans son langage imagé, les abeilles ne font pas de mal ; mais si l'on s'agite, elles piquent. »

D'autres fois, il faut la lutte, résister aussitôt et courageusement, combattre avec force. Pour S. Jean Chrysostome, le démon ressemble à une méchante femme qui entre en fureur quand son mari tremble, mais qui cède dès que celui-ci montre de l'énergie.

La résistance doit être *prompte*, immédiate. Nos premiers parents n'auraient pas dû toucher même une seule fois au fruit défendu. Parlementer avec la tentation, avec l'occasion de pécher, ce n'est pas la bonne méthode, c'est capituler. « Celui qui ne résiste pas sur-le-champ à la tentation est déjà à moitié vaincu, » dit S. Jérôme. Il ne faut même pas goûter aux mets empoisonnés. Un commencement d'incendie est facile à éteindre, et un jeune arbre se laisse ployer sans difficulté.

La résistance doit être *forte*. « Résistez au démon fortement dans la foi, » dit S. Pierre (I, V, 9).

Cette résistance ne va pas sans douleur, sans mortification, sans sacrifice. Pour conserver la vie corporelle, que de dépenses, que de tracas s'imposent les hommes ! Pourquoi n'en feraient-ils pas autant pour la vie de l'âme ? De même que l'homme se laisse couper le pied ou la main pour sauver la vie du corps, ainsi le pécheur doit se séparer de ce qu'il aime le plus pour sauver son âme. « Si ta main ou ton pied te scandalisent, dit N.-S., coupe-les et jette-les loin de toi. Il vaut mieux que tu entres mutilé ou boiteux dans la vie que d'être jeté dans le feu éternel avec tes deux mains et tes deux pieds » (Mt., XVIII, 9), c'est-à-dire, si un objet t'est aussi cher que ta main ou ton pied, tu dois néanmoins t'en séparer, s'il était pour toi une occasion de péché ; sinon tu irais en enfer.

Comme le remarque S. Grégoire le Grand, « dans une tempête, les marchands jettent leur cargaison dans la mer pour sauver le vaisseau et en même temps leur vie ; ainsi devons-nous, quand la vie de notre âme est en péril, tout quitter, même ce qui nous est le plus cher et nous tient le plus au cœur. »

Est-ce à dire qu'il est nécessaire d'avoir la certitude de ne plus pécher ? Non, car la volonté peut changer et la fragilité humaine ouvrir la porte au péché. Ce qui importe, c'est la *disposition actuelle*, c'est d'avoir, en ce moment, la ferme intention, la forte volonté de ne plus pécher.

D'ailleurs, il n'est pas prudent de se représenter toutes les tentations qu'on pourra avoir et de se demander si l'on aura le courage de résister ; il n'est pas bon d'imaginer toutes sortes de maux et tourments et de se demander si l'on serait capable de les supporter plutôt que de commettre le péché. Ce serait se créer des tentations inutiles et dangereuses.

Il suffit de se dire d'une façon générale : « Quelles que soient les circonstances dans lesquelles je me trouverai, je ne veux pas offenser Dieu et je compte sur sa grâce pour ne jamais le trahir. » Mais si, en fait, on se trouve en face d'une tentation et qu'on n'ait pas le courage de vouloir lui résister, on n'a pas réellement le bon propos.

La vigilance, d'autre part, diminue le nombre des tentations en en réduisant les occasions. Au lieu d'attendre qu'elles se présentent pour les repousser, elle les prévoit, elle dirige l'exercice des facultés, celui des activités et celui des passions, sur des côtés non périlleux, vers le bien.

II. — *Priez*

1. Mais, comme nous ne pouvons rien par nos propres forces, nous devons implorer la grâce divine. « Sans Dieu, nous ne pouvons rien faire d'utile à notre salut » (Jo., XV, 5). Il faut prier, pour pré-

voir, prévenir la tentation et en empêcher même le commencement : *ut non intretis in tentationem.* « Le démon, dit S. Augustin, est comme un serpent qui rampe sur la terre ; il ne peut atteindre celui qui s'élève vers le ciel. »

Celui qui est tenté doit recourir tout de suite à la prière, comme l'enfant qui voit venir un gros chien court aussitôt vers sa mère, dit S. François de Sales, comme les Apôtres sur le lac de Génésareth, au moment de la tempête, criant : « Sauvez-nous, Maître, nous périssons ! » Pour échapper à une bête féroce qui s'approche, on s'empresse de monter sur un arbre ; pour échapper aux suggestions du démon, il faut s'élever vers Dieu par la prière. « Semblable au voleur qui se précipite vers la porte pour fuir, dès qu'il entend les cris ou seulement la voix des gens de la maison qu'il avait l'intention de piller, le démon fuit de notre âme avec toutes ses suggestions, dès qu'il entend la voix de la prière; et les anges se hâtent de nous venir en aide », dit S. Bonaventure. Aussi S. Jean Chrysostome a pu appeler la prière « l'arme dont il faut se munir pour parer les attaques du démon », arme qui « est encore, au dire de S. Bernard, plus puissante que tous les démons, parce que la prière nous obtient le secours de Dieu et que rien ne peut résister à la force divine. » Ne pas prier pendant la tentation, c'est ressembler à « un général assiégé qui ne demande pas de secours à son roi », conclut S. Alphonse, comme d'ailleurs S. François de Sales, lorsqu'il dit qu' « Adam succomba au péché, parce qu'il ne demanda pas le secours de Dieu quand il fut tenté. »

Aussi, de même qu'on fait le blocus d'une ville en coupant les conduites d'eau et en empêchant son ravitaillement en vivres et en munitions, de même le démon, voulant se rendre maître de notre âme, fait tout pour nous éloigner de la prière qui nous procurerait les secours nécessaires et nous aiderait à triompher. Et il en est de nous comme de Moïse : aussi longtemps que nous levons les mains vers le ciel, nous remportons la victoire ; mais, si nous les laissons retomber, l'ennemi reprend son pouvoir.

Tout particulièrement la prière à la Sainte Vierge est efficace. « Au nom de Marie, les démons tombent anéantis de frayeur, comme l'homme près duquel tombe la foudre », dit Thomas a Kempis. « La cire fond auprès du feu, et les démons perdent leur puissance quand on invoque pieusement le nom de Marie », remarque S. Bonaventure. La dévotion à Marie est un signe de prédestination : « Un vrai serviteur de Marie ne périt jamais » (S. Anselme). D'ailleurs, quand on aime la Sainte Vierge comme on aime une mère, comment pourrait-on se laisser aller au péché et blesser ainsi son cœur si bon, en même temps qu'on blesserait le cœur de son divin Fils ?

2. Notre prière doit être farcie d'humilité, car Dieu donne sa grâce aux humbles. « En général, dit Théodoret, celui-là est vaincu par la tentation qui ne redoute pas d'être vaincu ». Dieu résiste aux superbes.

Elle doit se nourrir de la pensée de la présence de Dieu. « Marcher constamment en la présence de Dieu, c'est tenir toujours dans sa main fermée une chose précieuse, afin de ne pas la perdre », dit S. François de Sales. La plupart des fautes que commettent les personnes pieuses, ajoute-t-il, proviennent de ce qu'elles ne se souviennent pas assez de la présence de Dieu. Et il dit encore : « Faites comme les petits enfants qui, d'une main, se tiennent à leur père, et de l'autre, cueillent des fraises ou des mûres... De même, maniant les biens de ce monde, de l'une de vos mains, tenez toujours, de l'autre, la main du Père céleste, vous retournant de temps en temps à lui, pour voir s'il a agréables vos occupations. »

Et « quand nous pensons aux choses divines, non pour apprendre, mais pour nous affectionner à elles (c'est toujours du S. François de Sales), cela s'appelle *méditer*, et l'on appelle méditation cet exercice auquel notre esprit, non comme une mouche par simple amusement, ni comme un hanneton pour manger et se remplir, mais comme une avette (abeille) sacrée va çà et là sur les fleurs des saints mystères, pour en extraire le miel du divin amour. »

Parmi les méditations, aucune n'est propre à faire naître et entretenir en nous la conviction qu'il ne nous servirait de rien de gagner l'univers, si nous perdions notre âme, comme la méditation de nos fins dernières, mort, jugement, ciel ou enfer, et celle de la Passion de N.-S. Jésus-Christ.

Damoclès perdit l'appétit en apercevant au-dessus de sa tête une épée suspendue par un cheveu. Ainsi sommes-nous détournés du péché, à la pensée que nous allons mourir, peut-être bientôt, et rendre compte à Dieu de la moindre de nos actions, de nos pensées, du moindre de nos désirs, de nos gestes, de nos actes ; que, selon que nous aurons été trouvés en état de grâce ou non, ce sera l'enfer ou le ciel, et que la décision définitive portée par Dieu sur notre vie et notre mort sera confirmée solennellement au jour du jugement général.

Ajoutez-y la pensée de la Passion du Christ. Un saint religieux disait : « Lorsque je remarque l'approche de la tentation, je me hâte de fermer les fenêtres et les avenues de mon cœur par de pieuses méditations. Je place l'image de mon Sauveur crucifié devant ma porte en guise de sentinelle. Et quand la tentation frappe, je réponds : « Il n'y a pas de place pour vous... C'est tout occupé ! »

On lit dans l'histoire des martyrs du Canada (canonisés en 1930) que le P. Bressiani avait converti un Huron. Des Iroquois les surprennent tous deux et les mènent au supplice. Ce fut d'abord le tour du missionnaire. Les barbares s'acharnèrent particulièrement sur les mains, en sorte qu'elles étaient devenues absolument méconnaissables. Ensuite ils se mirent à torturer le Huron. Mais, devant la souffrance, lui, le pauvre sauvage encore faible dans la foi, se sentit tout à coup défaillir. Alors se tournant vers le missionnaire : « Père, je n'en puis plus ! Je sens que je vais être lâche. Vite, vite, Père, montrez-moi vos mains ! Elles me disent combien il faut aimer le Bon Dieu. Ne me parlez même pas. Mais, de grâce, montrez-moi vos mains ! Vos mains me convertissent ! » Nous aussi, nous avons nos heures troublantes. Accourons alors près de Jésus cloué à la croix et jetons le même cri de l'âme : « Je n'en puis plus. Je sens que je vais être lâche. Mon Sauveur, montrez-moi vos mains ! Elles me disent comment il faut aimer Dieu. Vos mains me convertissent ! » [1].

Il existe un petit animal que les naturalistes ont appelé l'argonaute. Il habite une mince coquille roulée en spirale et qui a l'air d'une chaloupe. Quand la mer est calme, l'argonaute glisse doucement à la surface, employant six de ses tentacules comme rames, et relevant, dit-on, les deux autres pour en

[1] Abbé Léon Dorval, *La Prédication par la Comparaison.*

faire des voiles. Mais quand les vagues s'élèvent ou quand le filet du pêcheur apparaît, l'argonaute replie tous ses bras dans sa coquille, et plonge au fond de l'eau.

Faisons comme lui. Quand l'orage menace, n'attendons pas que le démon nous saisisse. Rentrons en nous-mêmes ; fermons nos sens, notre imagination, notre cœur, et plongeons-nous, par la prière, dans l'océan infini du Cœur de Jésus.

Plongeons-nous dans l'océan de sa miséricorde. Il faut s'humilier devant Dieu qui donne sa grâce aux humbles. Disons-lui : « Seigneur, je suis poussière et faible créature. » Il faut s'ouvrir à son directeur de conscience : « L'aveu d'un cœur inquiet procure aussi rapidement du soulagement que l'ouverture d'une veine à un homme en proie à la fièvre, » dit S. François de Sales. Dès que l'on découvre à son confesseur ses mauvaises pensées, ses tendances vicieuses, la tentation est déjà à moitié vaincue.

Plongeons-nous dans l'océan de son amour. Allons communier ; nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie. « Quand on a Dieu dans son cœur, disait le général de Sonis, on ne capitule jamais. »

Mais si, faute de vigilance et de prière, nous succombions, ne nous décourageons pas. Relevons-nous, restaurons nos forces vitales, reprenons avec confiance notre montée spirituelle. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. LIPHARD

(7 juin)

UN MOINE DU VI^e SIÈCLE

Mes frères,

Les saints sont les exemplaires vivants de l'Evangile. Ils en réalisent les enseignements, non seulement d'après ses préceptes, mais d'après ses conseils. Par eux, c'est tout l'idéal chrétien qui apparaît aux hommes dans des hommes, ce qui est la preuve, par le fait, que cet idéal est réalisable.

Au lendemain de l'effondrement de l'empire romain et de l'invasion barbare, à cette nouvelle société baptisée avec Clovis, mais qui garde encore la grossièreté de sa nature et la violence de ses passions, S. Liphard, comme tous les grands moines de son époque, apprit que, supérieure à la force brutale, il y a une puissance qui élève les âmes au dessus de l'humanité elle-même et qui s'acquiert par le détachement de soi-même, le mépris des grandeurs humaines et l'exercice des vertus.

I

S. Liphard est né vers la fin du v^e siècle. Sa famille fait partie des proches parents de Clovis. Son père est un des principaux personnages de l'entourage du roi, qui lui a confié un haut commandement dans sa maison militaire. Un ancien manuscrit signale même l'affection particulière de Clovis pour cette famille : lui-même voulut être le parrain d'un des enfants, celui qui deviendra S. Léonard, et qui fut baptisé par l'archevêque de Reims, S. Remi.

Si Liphard ne fut pas l'objet du même honneur, il reçut du moins la même éducation que son frère, et tous deux furent disciples du saint Archevêque. Leur instruction fut aussi complète que l'époque le permettait, et les anciennes chroniques mentionnent le goût particulier et les connaissances approfondies que Liphard avait acquises dans l'étude des lois. Chargé par Clodomir, fils de Clovis, de rendre la justice à Orléans, Liphard acquit une véritable notoriété en cette ville. Sa science consommée, sa prudence et sa loyauté faisaient de lui un juge intègre, et ses diverses fonctions lui donnaient un rôle équivalent à celui de gouverneur de la cité.

Liphard voit donc s'ouvrir devant lui une carrière qui humainement pouvait être brillante.

La Providence a sur son élu d'autres projets.

M. f., la foi chrétienne des nouveaux convertis, — et Liphard, par sa famille, en est un, — exerce une influence considérable sur leurs déterminations. Cette action intérieure devait se faire plus puissante encore sur cette nature ardente qui avait inévitablement gardé quelque chose de son origine barbare. Pour elle, il n'y a pas d'intermédiaire : ou la haine ou l'amour ; ou la persécution ou le dévouement absolu. Aussi la foi profonde du juriste va devenir pour Liphard une foi illuminatrice.

Aux portes d'Orléans, sur la terre de Micy, un saint religieux a déjà groupé un certain nombre de moines. La réputation de ses vertus s'étend de jour en jour. Et Liphard, répondant à l'inspiration divine, va placer sa vie sous la direction de S. Mesmin. Il brise avec le passé, renonce aux espérances humaines, échange avec joie la toge du juge pour le froc du religieux. Il doit, il veut suivre son attrait : l'unique amour de Dieu.

II

Près de S. Mesmin, notre saint va approfondir ses connaissances de l'Evangile, se pénétrer des lois de la douceur chrétienne, vivre dans la mortification du corps, s'exercer au travail des mains, et par dessus tout remplir son âme de la charité du Christ. Les exemples de ses frères en religion le soutiennent, l'encouragent.

Cependant, malgré la sévérité de la vie monacale, il aspire à une vie intérieure plus intense, celle où l'homme, détaché de plus en plus de ce monde, ne cherche plus, selon la parole de S. Benoît, « qu'à vivre avec soi-même sous le regard de Dieu. »

La mort de S. Mesmin venant à briser les liens d'amitié qui les unissaient, S. Liphard et son compagnon S. Urbice purent alors réaliser leurs communes aspirations de vie solitaire. Ils descendent la Loire sur sa rive droite et s'arrêtent à Meung.

III

Meung avait été un centre important, « un lieu jadis célèbre rempli par l'éclat des réunions des hommes », dit un très vieux manuscrit. « Au temps où les empereurs romains commandaient en Gaule, Meung était bien peuplé et habité », et possédait une forteresse gallo-romaine. Mais la vague des Barbares qui déferla comme un torrent sur la Gaule ne laissa derrière elle que des ruines. Au commencement du v^e siècle, de *Magdunum* il ne reste rien. Les habitants qui n'ont pas été massacrés ont dû se réfugier ailleurs, et ce complet abandon dura plus d'un siècle. C'est vous dire en même temps, m. f., qu'une végétation luxuriante avait envahi toute la contrée : masse de bois sombres, impénétrables, entrecoupés de marais, de tourbières, de halliers, de ronces et d'épines et remplis de bêtes fauves.

Et cependant, c'est la beauté du site, la tristesse de ses ruines et cette profonde solitude qui séduisirent S. Liphard et son compagnon.

Notre saint Patron se ménagea une cellule au mi-

lieu des bois. C'était un abri de branchages plutôt qu'une construction. Vêtu d'une bure grossière, ne mangeant par jour que quelques légumes et une once de pain d'orge et buvant l'eau claire de sa fontaine, il commence à défricher, à cultiver ces lieux sauvages et à canaliser les marais. Le travail et la prière étaient l'expression de sa foi et de l'amour intense qui inspiraient et surnaturalisaient sa vie.

Ne croyons pas, m. f., que Liphard et les moines de son temps, en s'adonnant ainsi à la prière et à la pénitence, n'avaient pas d'autre but que leur sanctification personnelle. Le croire serait méconnaître la grande influence qu'ils ont exercée, le grand rayonnement qui s'est fait autour d'eux et le bien moral qui s'est opéré par leur intermédiaire.

L'attirance de S. Mesmin qui captiva Liphard, gouverneur d'Orléans, se renouvela en S. Liphard, le moine de *Magdunum*. Celui-ci, en effet, n'a pas joui aussi longtemps qu'il l'aurait voulu de la solitude tant désirée. Sa renommée de sainteté lui amena des disciples, et son cœur vit en eux les ouvriers de la grande tâche sociale qui s'imposait alors, celle que lui-même avait entreprise dès les premiers jours de son arrivée : défricher la contrée, assainir les marais, mettre le sol en valeur, rendre à *Magdunum* sa prospérité d'autrefois.

En même temps que sa Communauté grandit, S. Liphard se réjouit de voir une population chercher abri et conseil près de lui. Sous sa direction, les hommes s'essayaient au défrichement et prenaient goût aux travaux de la terre. Là où avaient régné la stérilité et la misère, apparaissaient la fertilité et l'abondance. S. Liphard et ses moines ressuscitaient notre pays.

Défricher le sol est plus facile que défricher les âmes. Même après la conversion de Clovis et de ses Francs, la grâce ne détruisant pas la nature, il restait beaucoup à faire pour transformer ces farouches guerriers en de vrais chrétiens. Les exemples, la vertu éminente, la charité débordante du saint moine exercèrent sur ces âmes simples et sincères une réelle emprise, qui les disposa à recevoir les lumières de la foi et les bienfaits des sacrements de Dieu.

C'est le 3 juin de l'année 550 ou 565 (car ici les chroniqueurs ne sont pas d'accord) que S. Liphard rendit son âme à Dieu. L'évêque d'Orléans, Marc, qui un jour était venu de Cléry à Meung pour honorer le saint religieux et lui conférer le sacerdoce, accourut lui rendre les derniers devoirs. De ses propres deniers, il éleva sur son tombeau une chapelle, qui successivement agrandie et reconstruite devint le centre du monastère et fit place à l'église qui s'honore de posséder les reliques du saint.

* *

Voilà, m. f., ce que fut la vie de S. Liphard, de cet homme qui a quitté le monde pour répondre à l'appel de Dieu, qui a voulu se cacher dans la vie monacale de Micy ; de ce moine qui aspirait à une vie plus ignorée, plus mortifiée, plus solitaire encore, et qui par les voies de la Providence est devenu le chef d'un centre monastique, le premier bienfaiteur de Meung, et l'un de ces grands ouvriers que furent les moines pour le relèvement matériel et moral de la France.

A nous, m. f., de recueillir de cette vie les grandes leçons que je vous signalais au début. Le détachement de soi-même, le mépris des grandeurs humaines et la pratique des vertus chrétiennes ont élevé S. Liphard au plan supérieur de l'humanité et lui ont mérité le triomphe impérissable de la gloire des saints. L'époque où il vivait connaissait des difficultés plus grandes que les nôtres. Nous sommes ses fils spirituels, nous avons le devoir de ressembler à notre Père, si nous voulons un jour partager son bonheur. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DU SACRE-CŒUR

I

NATURE ET HISTOIRE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Et nos cognovimus, et credidimus charitati quam habet Deus in nobis ; Deus charitas est.

Et nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru ; Dieu est amour. (I J., IV, 16).

Mes frères,

« Dieu, dit le psalmiste, a incliné les cieux et il en est descendu » pour s'avancer par ce que le prophète appelle magnifiquement « les chemins de son éternité » ; Création, Incarnation, Rédemption, Communion sont autant d'étapes de son amour en marche à notre rencontre, en campagne pour notre conquête.

C'est de cet amour que je voudrais vous parler aujourd'hui, sans oublier que, pauvre humain, je ne puis que bien mal bégayer le divin. En cette fête du Sacré-Cœur, de ce Cœur qui a tant aimé les hommes, ravivons, réchauffons, intensifions notre dévotion envers lui, en nous rappelant en quoi elle consiste et quelle est, en raccourci, son histoire avant et après les apparitions à Ste Marguerite-Marie Alacoque.

I. — *En quoi consiste la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ?*

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus n'a pas pour objet un mystère particulier de notre foi; elle n'est pas comme un feuillet détaché du livre de vie ; c'est le livre tout entier. Le Sacré-Cœur nous présente toute la substance de la Révélation, et nous la présente sous un symbole éminemment populaire.

La substance de la Révélation, c'est que Dieu, par amour, a créé, racheté, sauvé l'homme pour se l'unir dans la vie éternelle.

Cet amour est d'abord créateur.

Pour quelle raison Dieu nous a-t-il créés ? S. Augustin répond : « C'est parce que Dieu est bon que nous sommes. » Dieu, dit S. Thomas d'Aquin, commence par envisager sa bonté, puis il se demande ce qui sera digne d'elle, quel parti, quelle résolution il pourra lui être convenable de prendre. Et c'est là, dans cette consultation intime, dans ce tête-à-tête avec sa propre bonté, que Dieu prend l'idée des mille ouvrages que son art peut produire, de ces mille formes de vie et d'existence qui, en se réalisant, emprunteront quelque chose de son bien, entreront en partage de son bonheur et de sa gloire. L'amour est l'unique mobile du geste créateur de Dieu. Je suis, parce que Dieu m'a créé, et Dieu m'a créé parce qu'il m'aimait. Le mystère de la création est un mystère d'amour.

Mais l'homme ne répond pas à l'amour divin, il y renonce par le péché. Alors, pour sauver sa créature ingrate et rebelle, le Verbe s'incarne. De l'In-

carnation il descend aux abîmes de la mort, de la mort il s'ensevelit dans le blanc linceul de l'Eucharistie. C'est pour notre salut que se sont accomplis ces grands mystères : l'Incarnation à Nazareth, la Rédemption au Calvaire, l'Eucharistie partout.

Mais pourquoi a-t-il voulu nous sauver ? « Il nous a aimés, dit S. Paul, et il s'est livré pour nous » (Eph., v, 2 ; Gal., II, 20). Aimer et se livrer : l'amour n'a de repos qu'il n'ait tout donné et se soit donné lui-même, sans retour, sans réserve. Qui aime ne se tient plus et ne se garde plus. Voilà pourquoi le Fils de Dieu, se donnant dans la mesure de son amour, s'est donné jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'infini, *in finem dilexit*. Le Cœur de Jésus est donc bien réellement la source de son sacrifice, et son sacrifice ne s'explique que par son amour. « Sans la foi à l'amour, le *Credo* briserait l'âme, tant il serait incroyable. Avec l'amour, au contraire, chaque mystère se conçoit, comme se conçoit le mouvement quand on connaît le moteur [1]. » Et nous, comme le disciple bien-aimé, nous avons foi à l'amour, « *Et nos credidimus charitati* » (I Jo., IV, 16).

Le feu vivant de la divine charité s'est manifesté dans un cœur d'homme, dans un cœur de chair. Pour nous, ce cœur a battu, a été ému, agité, troublé, angoissant, frémissant ; il a laissé couler sur nos âmes tout le sang dont il était le réservoir puissant et vivifiant.

« Nous pourrions être tentés de ne voir que l'amour infini d'un Dieu dans les bienfaits qui nous sauvent de la mort éternelle, et nous communiquent, jusqu'à la plénitude, la vie surnaturelle ; l'Eglise nous apprend qu'il y a là encore l'amour d'un homme, que cet amour fut le plus grand des actes que puisse produire une volonté humaine, et aussi la plus forte, la plus pure, la plus sainte des passions qui puissent agiter un cœur de chair et lui arracher le don précieux du sang. Non, mon Sauveur, non, l'amour immense, tendre, généreux, que vous avez dépensé pour nous ne s'est pas concentré en votre divinité ni même en votre sainte âme ; il a retenti jusqu'en votre cœur de chair et a pris dans ce cœur de chair le fleuve de la Rédemption. Vous avez raison de nous dire en nous le montrant : Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! [2] »

La dévotion au Sacré Cœur de Jésus n'est pas une dévotion accessoire, bizarre, comme on a osé le dire; mais c'est le résumé splendide et adorablement touchant de tous les mystères par lesquels l'amour de Dieu s'est révélé à l'homme ; c'est la dévotion fondamentale dont les racines plongent aux profondeurs du dogme et dont la sève vivifie toutes les branches de la piété.

II. — *Histoire de la dévotion*

I. AVANT SAINTE MARGUERITE-MARIE. — Cette dévotion n'est pas nouvelle dans l'Eglise. Si l'on considère son objet primaire et spirituel, qui est l'amour de Jésus pour l'humanité, on peut à coup sûr dire qu'elle n'a jamais été inconnue, pas même des peuples païens, en ce sens que le Rédempteur promis au Paradis terrestre, annoncé par les prophètes et désiré par les nations, a toujours été attendu comme un Dieu plein de bonté, qui sauverait le monde par amour. A plus forte raison, en trouve-t-on la trace chez les Juifs, sous l'Ancien Testament. Le Seigneur ne faisait-il point dire par Jérémie au peuple d'Israël (XXXI, 3) : « Je t'ai aimé d'un amour éternel, et c'est pourquoi je t'ai attiré dans ma miséricorde » ? (Buathier).

Si nous considérons l'autre objet de la dévotion au Sacré-Cœur, objet secondaire et sensible, qui est son cœur de chair regardé comme symbole et organe de son amour, nous ne refusons pas de penser que la forme extérieure qui lui est donnée aujourd'hui n'a pas toujours été en usage ; mais nous sommes bien persuadés que le cœur de chair transpercé par la lance du soldat a toujours, depuis l'origine du christianisme, rencontré des dévots. Le premier ne fut-il pas Jésus lui-même ? Au cours de son existence mortelle, il ne se vante guère de quoi que ce soit. Mais quand il parle de son cœur, la voix change et s'amplifie : « Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur. » Pendant sa Passion, il se laisse injurier, frapper, brutaliser, calomnier, crucifier, et par qui ? « Tout est trivial, misérable, canaille dans les outils et les ouvriers de la Passion, » eût dit Bossuet. Mais quand il s'agit de son cœur, il ne veut pas que l'abjection y touche. Ce cœur sera percé, mais par une lance, l'arme noble, l'arme des preux. Cette lance sera maniée par un homme, mais cet homme ne sera pas un bourreau haineux ou stupide ; ce sera un soldat exécutant sa consigne, et ce soldat aura la foi : « Oui ! c'était vraiment le Fils de Dieu ! » dira-t-il de Jésus, et il se convertira.

Ce cœur sera l'objet d'une tendre vénération de la part des âmes saintes, de la T. S. Vierge tout d'abord, bien placée pour connaître les sublimités de l'amour de ce cœur ; de Marie-Madeleine, de Lazare, de Véronique et des autres femmes du Calvaire. Jean, « le disciple que Jésus aimait », nous dit dans son Evangile qu'il reposa sa tête sur le cœur du Maître, durant la Cène eucharistique. Et c'est là, au dire de S. Jean Chrysostome, qu'il puisa comme en un réservoir infini ses idées singulièrement profondes sur les mystères de Dieu.

Ecoutez S. Paul, le prodigieux illuminé des temps apostoliques. Paul, qui avait été ravi au ciel et avait vu, entendu, goûté ce que Dieu réserve à ses élus, Paul parle du Cœur de Jésus et voudrait placer toute l'Eglise de Philippes dans ce Cœur sacré.

Sans doute, cette dévotion n'est qu'en germe dans cet âge apostolique, mais elle va pousser et croître à travers les siècles. Les martyrs, tels ce Sanctus, le diacre charmant de Lyon, se sentent fortifiés « par la source d'eau vive qui jaillit du Cœur du Christ [3]. » Du côté entr'ouvert de Jésus, les docteurs, Cyprien, Tertullien, Ambroise voient sortir l'Eglise rayonnante de beauté. Entendez S. Augustin faisant dire au Christ : « Considère, ô homme, combien j'ai pâti pour toi ; ma tête a été couronnée d'épines, mes pieds et mes mains ont été percés, mon sang répandu. Enfin je t'ai donné mon cœur et je t'ai donné à boire le sang précieux qui en découle ! Que veux-tu de plus ? Approchons donc de cette fontaine d'eau vive dont il nous donnera l'eau salutaire. Voilà la fontaine très pure qui jaillit au milieu du paradis et arrose toute la terre. » S. Basile, S. Grégoire de Naziance, S. Ephrem, S. Cyrille de Jérusalem chantent le sang qui découle du Cœur blessé du divin Crucifié.

Au Moyen-Age, le tendre contemplatif, le vaillant homme d'action que fut S. Bernard, docte et intré-

[1] Buathier, *Le sacrifice*.

[2] P. Monsabré, *Conférences de Notre-Dame de Paris*, 37e conférence.

[3] Eusèbe, *Lettre des Martyrs de Lyon*.

pide précepteur des rois et des papes, médite fréquemment sur le divin Cœur de Jésus, blessé d'amour plus encore que frappé de la lance, trésor, perle magnifique trouvée en fouillant le corps du Christ, arche précieuse devant laquelle il fait bon louer, adorer, vivre, séjour béni des âmes humbles et pieuses, asile de liberté et de paix. « Oh ! qu'il est bon d'habiter dans ce Cœur ! s'écrie-t-il, oh ! le plus beau des enfants des hommes, votre côté ne fut percé que pour nous ouvrir accès à votre Cœur, et votre Cœur lui-même ne nous livre accès qu'afin que nous puissions y habiter dans la liberté et la paix ! [4] »

Le doux S. Bonaventure se réfugie aussi en ce Cœur comme en un sanctuaire où l'époux des âmes révèle ses secrets [5] : « Oh ! si j'avais pu, dit-il, être la lance du soldat qui perça le cœur de Jésus, croyez-vous qu'après y être entré j'en fusse sorti ? Non ! non ! je n'aurais pu ni voulu m'en éloigner... O mon âme, dans l'excès de son amour, ton très doux Jésus voulut que la lance lui ouvrît le côté afin de te montrer qu'il t'avait donné son cœur. Si tu savais combien ce cœur est doux ! Entres-y, et quand tu y seras, dans ce doux cœur, ferme sur toi les portes de ses blessures, afin qu'il te soit impossible d'en sortir. »

Pour S. Thomas [6], l'assidue contemplation de ce Cœur divin est une marque de prédestination.

Toutes les grandes mystiques du Moyen-Age, des XIVe, XVe, XVIe siècles ont adoré et intensément aimé le Cœur de Jésus, tandis que leurs contemporains, tirant des écrits des docteurs une substance dont elles se nourrissent, brûlent de déchirer le voile qui leur cache l'invisible, jusqu'à ce que Notre-Seigneur cède à leur sainte importunité.

A sainte Gertrude, vierge bénédictine du monastère saxon de Helfta, Jésus apparaît, en la fête de S. Jean l'Evangéliste : « Regarde mon cœur, lui dit-il, je veux qu'il soit ton temple... » « Voilà mon cœur, les délices de la Trinité ; je te le donne, afin qu'il supplée à ce qui te manque. »

A sainte Lutgarde Jésus apparaît, montre son cœur : « Regarde ici, lui dit-il, ce que tu dois aimer. »

A sainte Catherine de Sienne, qui tombe défaillante aux pieds de son Dieu : « Ma fille, dit-il, je t'ai enlevé ton cœur et je te donne le mien afin que tu vives à jamais en moi. »

Que dire des effusions ardentes de sainte Rose de Lima, de Catherine de Gênes, de Marguerite de Cortone, de Françoise la sainte veuve de Rome, de Jeanne de Valois, héritière du sang royal ?

Ces effusions des saintes et les ardeurs intellectuelles des docteurs se donnent pour ainsi dire rendez-vous en S. François de Sales : « O Dieu ! ma fille, écrit-il à Jeanne de Chantal, en la fête de sainte Catherine de Sienne, que ne nous arrive-t-il comme à cette bénie sainte, que le Seigneur nous ôtât notre cœur et mît le sien au lieu du nôtre ! Mais n'aura-t-il pas plutôt fait de rendre le nôtre tout sien, absolument sien ? Oui, qu'il le fasse, ce doux Jésus ! Je l'en conjure par le sien propre et par l'amour qu'il y enferme, qui est l'amour des amours... Et s'il fallait ouvrir notre poitrine pour y loger son cœur, ne le ferions-nous pas ? »

Il ne prévoyait pas que seulement une soixantaine d'années plus tard, Jésus choisirait parmi les filles de sa chère Visitation l'apôtre de son Cœur sacré, de ce Cœur dont il veut rendre le culte public et universel.

II. AVEC SAINTE MARGUERITE-MARIE. — Le 27 décembre 1673, en la fête de S. Jean l'Evangéliste, une jeune religieuse des filles de S. François de Sales, agenouillée devant le Saint-Sacrement, « se sentit toute investie de la divine présence de Jésus, et s'oubliant elle-même et oubliant tout », entendit Jésus lui révéler « les merveilles de son amour et les secrets inexplicables de son Cœur sacré... d'une manière si sensible et si effective qu'il ne lui laissait aucun doute, » à elle qui « cependant craignait de se tromper toujours. »

Elle eut une seconde vision, l'année suivante, un premier vendredi du mois. Jésus se présenta tout éclatant de gloire à Marguerite-Marie, et lui découvrit tout son aimant et aimable Cœur.

Ce fut le 16 juin 1675 qu'eut lieu la dernière apparition. Jésus, découvrant de nouveau son Cœur, dit à celle dont il faisait l'Evangéliste du Sacré-Cœur :

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et, en reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes, par leurs irrévérences et sacrilèges, et par les froideurs et mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour.

« C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour les indignités qu'il a reçues. Et je te promets que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son amour sur tous ceux qui lui rendront cet honneur ou qui procureront qu'il lui soit rendu. »

Etablie au noviciat du monastère de Paray, la dévotion au Sacré-Cœur allait se répandre dans le monde, malgré les ricanements de Voltaire, qui voulait souiller le nom de Marguerite-Marie Alacoque, comme il avait essayé de souiller celui de Jeanne d'Arc ; malgré la fureur des Jansénistes, qui traitaient la voyante d'abominable folle ; malgré la haine des encyclopédistes qui la bafouaient.

La guerre de 1870 éclate. Qui ne connaît la charge des zouaves pontificaux de Loigny ? Le sergent de Verthamont déploie l'étendard du Sacré-Cœur ; la colonne s'avance aux cris de : « Vive Pie IX ! Vive la France ! » Une terrible mousquetade l'accueille sans l'arrêter ; de Sonis tombe de cheval, la jambe broyée ; Charette est blessé ; Verthamont va mourir, il passe le drapeau du Sacré-Cœur à Bouillé ; Bouillé va mourir et le passe à son fils Jacques ; Jacques va mourir et le passe à Le Parment ; Le Parment blessé le passe à Landeau, lequel l'élève, troué de balles, rouge de sang, linceul superbe des braves qui tombent pour lui et près de lui, en lui jetant leur suprême regard. — Scène magnifique, si grande de courage, de foi, de chevaleresque honneur [7].

Presque au même moment, dans Paris assiégé, des laïques pieux faisaient un vœu : « En présence des malheurs qui désolent la France et des malheurs plus grands peut-être qui la menacent encore ;

« En présence des attentats sacrilèges commis à Rome contre les droits de l'Eglise et du Saint-Siège,

[4] *Tractatus de Passione*, cap. III.
[5] *Stimulus amoris*, pars I, cap. I et VII.
[6] *In cap. XIX Joannis.*

[7] Cf. Mgr Touchet, *La Dévotion au Cœur de Jésus*.

et contre la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ ;...

« Pour faire amende honorable de nos péchés, en recevoir le pardon par l'intervention miséricordieuse du Cœur Sacré et obtenir par la même intervention les secours qui seuls peuvent délivrer le Souverain Pontife de sa captivité, faire cesser les malheurs de la France, et amener sa rénovation religieuse et sociale, nous promettons, lorsque ces grâces nous auront été accordées, de contribuer selon nos moyens à l'érection à Paris d'une église consacrée au Sacré-Cœur de Jésus, érection qui sera demandée à l'autorité ecclésiastique compétente. »

Lorsque le siège de Paris fut levé, lorsque la Commune fut vaincue, le nouvel archevêque de Paris, Mgr Guibert, fit sien le vœu que nous venons de citer, ouvrit une souscription générale, obtint de l'Assemblée Nationale les facultés nécessaires et on commença de construire, sur les hauteurs de Montmartre, montagne des martyrs, le temple fameux qui domine Paris.

Bientôt, à Pellevoisin, la Vierge Marie se faisait l'apôtre du Sacré-Cœur. Elle apportait le scapulaire du Sacré-Cœur à une pauvre fille, s'en parait elle-même comme d'un précieux vêtement, promettait ses bénédictions à qui l'imiterait et assurait que le salut, même aux heures les plus désespérées, s'obtiendrait, si l'on invoquait le Cœur de Jésus.

Et l'un des actes les plus considérables du pontificat de Léon XIII fut la consécration du genre humain au Sacré-Cœur, le 25 mai 1899. Ce fut alors, en la basilique de Montmartre, une fête superbe, et une émotion frémissante envahissait tous les cœurs, lorsque du haut de la montagne sacrée le vieil archevêque, soulevant lentement et largement l'ostensoir, dessina un grand signe de croix sur la cité-capitale.

La dévotion au Cœur de Jésus marcha à grands pas. Dieu le voulait pour réchauffer les âmes qui se refroidissent vis-à-vis de lui. Le Christ voulut montrer aux hommes son amour même et le symboliser en son Cœur : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé ! »

De la montagne sainte la dévotion descendit dans la France entière, semblable à un torrent qu'on ne peut endiguer, malgré les barrages que dressaient des critiques malveillantes et des rages frémissantes toujours muselées.

L'appel de Notre-Seigneur à la sainte de Paray a été partout entendu, si bien qu'à l'heure présente on ne trouverait guère de paroisse, dans le monde catholique, où le Cœur sacré n'ait de fervents adorateurs, guère d'église où il ne soit représenté aux regards des fidèles au moins par une image publique, sinon par une statue ou par un autel. Après la messe, le prêtre et les fidèles font une triple invocation à sa miséricorde. Des sociétés religieuses d'hommes et de femmes, des associations, des confréries se sont placées sous son patronage. La chapelle de Paray-le-Monial, la basilique de Montmartre voient toujours d'immenses foules de pèlerins. L'intronisation du Sacré-Cœur dans les foyers chrétiens se répand de plus en plus. Le mois du Sacré-Cœur n'est pas moins cher à la piété catholique que le mois de Marie auquel il succède.

Et le 3 mai 1932, en la fête de l'Invention de la Sainte Croix, S. S. le pape Pie XI publiait l'encyclique *Caritate Christi compulsi* sur la prière et la réparation à offrir au Sacré-Cœur dans les épreuves présentes du genre humain. « Le divin Cœur de Jésus ne pourra pas ne pas exaucer les prières et les sacrifices de son Eglise, et il dira enfin à son épouse bien-aimée qui gémit à ses pieds sous le poids de tant de peines et de tant de maux : Ta foi est grande, qu'il te soit fait comme tu le désires. »

* *

Il apparaît nettement que la dévotion au Sacré-Cœur, renforcée par la canonisation de Marguerite-Marie, est le secours nécessaire pour les temps actuels. C'est la source de chaleur et de vie pour les cœurs refroidis ou éteints. Elle se dresse en face de la grande hérésie contemporaine, le naturalisme, et son corollaire pratique le sensualisme ; ne résume-t-elle pas tout l'ordre surnaturel et n'appelle-t-elle pas les âmes aux plus généreuses vertus ? « L'amour est la plénitude de la loi », dit S. Paul aux Romains (XIII, 10). Un cœur transformé par le Cœur de Jésus est un vrai cœur de saint, parce qu'il ne bat que sous l'impulsion du véritable et pur amour.

Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous !

Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre !

Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XII

L'ACTION CATHOLIQUE ET LA PRESSE

Abordons aujourd'hui un autre des grands problèmes actuels, sur lequel l'Action catholique ne saurait manquer de dire son mot.

A rebours de notre manière de faire à propos de l'Ecole, où nous avons parlé d'abord de l'Ecole chrétienne, et ensuite de l'Ecole neutre, prenons aujourd'hui en premier lieu le problème de la presse dans son ensemble, et, dans un entretien ultérieur seulement, nous verrons celui d'une presse catholique.

I. — *Importance de la presse*

Par « presse » nous visons en premier lieu le journal quotidien. La lecture d'un quotidien nous est devenue habituelle, indispensable même. C'est là un fait nouveau caractéristique de notre époque.

Pour une foule de gens, le journal est la seule lecture qu'ils ont le goût et le temps de faire. C'est donc par ce canal que leur viendront, non seulement les informations sur ce qui se passe dans le monde, mais aussi le jugement qu'il convient de porter sur ces faits.

On sera d'ailleurs d'autant plus passif devant ce jugement qu'il aura moins l'air de s'imposer. Or, c'est tellement facile de juger sans en avoir l'air ! Le choix d'un titre, sa grosseur, la place de l'article, les coupures adroites qu'on y fait, autant de moyens d'influence devant lesquels le lecteur est désarmé.

Et comment choisit-on son journal ? Dans les grandes villes, on a parfois le choix, quoique ce choix soit souvent bien restreint. Ailleurs, on est presque obligé de lire le journal que tout le monde reçoit, et qui vous impose ainsi la neutralité de ses jugements. L'habitude aussi joue un grand rôle en pareille matière : quand on a reçu pendant longtemps un journal, on s'en sépare difficilement, même quand on aurait pour cela de bonnes raisons. Enfin, souvent, ce sont des raisons accessoires qui font choisir un journal plutôt qu'un autre : informations locales meilleures, chroniques plus intéressantes, etc.

Pour ne pas se priver de cela, dont on a besoin, on passe sur le reste.

Si nous laissons le quotidien, nous devons constater également l'importance que prend, à l'heure actuelle, surtout auprès des jeunes, le périodique à parution hebdomadaire, plus particulièrement sous sa forme de journal spécialisé. Il y a le journal de sports, le journal de cinéma, le journal de modes. Combien de jeunes gens et de jeunes filles n'ont pas d'autre nourriture intellectuelle et morale que ces journaux-là !

Jeunes ou adultes, nous sommes tous influencés plus que nous le croyons par notre journal. Il nous façonne à notre insu, par la régularité et la fréquence de son apparition chez nous. On n'entend qu'un sermon par semaine, et il faut qu'il soit court ; mais on consacre une heure par jour à la lecture de son journal.

II. — *La neutralité ou l'immoralité du grand journal*

On a souvent accusé la grande presse d'être matérialiste, neutre, amorale ou immorale. C'est vrai. Mais il faut bien savoir où se situe la cause, la responsabilité d'une pareille attitude.

D'abord, prenons conscience des conditions matérielles nécessaires à la vie d'un journal.

Les nouvelles qu'il publie, le journal n'a pu se les procurer lui-même directement. Il est, sur ce point, très étroitement dépendant d'une *agence* dont il ne peut vérifier les dires. D'autant plus qu'on n'a pas le temps de contrôler, parce qu'il faut paraître à heure et jour fixes, et que, si l'on ne publie pas la nouvelle en même temps que les autres journaux, les lecteurs diront qu'on est mal informé.

D'autre part, le *prix de vente* du journal lui est imposé. Si l'Administration veut boucler son budget, il lui faut, ou prendre beaucoup de publicité, et n'être pas trop difficile sur le choix, ou avoir un grand nombre de lecteurs, ce qui conduit à choisir une teinte morale neutre, à adopter une ligne de conduite très souple, même très floue, pour ne heurter personne.

Il y a donc, dans la grande presse quotidienne, qui ne vit que si elle est une affaire, une *force des choses* qui s'impose même aux gens les plus convaincus et les mieux intentionnés, et les oblige à ne pas manifester jusqu'au bout leur manière de voir.

On imagine ce que peut devenir cette amoralité, quand à la force des choses s'ajoute celle des hommes, et qu'au lieu de journalistes consciencieux on n'a que des opportunistes ou des arrivistes, qui cherchent avant tout à flatter la clientèle, et parfois dans ses instincts les plus bas.

Poursuite d'une clientèle plus vaste, recherche de publicité à tout prix, l'une ou l'autre de ces préoccupations, souvent les deux ensemble, poussent donc à une amoralité que peut amplifier le manque de conscience professionnelle des rédacteurs, ou leur manque de conscience tout court. N'est-ce pas le spectacle que nous offre, de fait, notre grande presse quotidienne, à de rares exceptions près ?

Ajoutons que la politique s'en mêle et vient brouiller définitivement ce qui l'était déjà beaucoup. L'esprit partisan, parfois avec une bonne foi entière, empêche de voir les choses objectivement, et fait déformer par principe la pensée de l'adversaire.

III. — *L'Action catholique en face de ce problème*

Elle ne peut s'en désintéresser, puisque le sort de millions d'âmes est en jeu.

Que peut-elle faire ?

D'abord, prendre conscience, et faire prendre conscience à la masse chrétienne, de tout ce que nous venons de dire. Nous avons paru, peut-être, noircir tellement le tableau, qu'une impression de découragement seule subsistait. Ce serait une erreur. N'oublions jamais cette vérité de bon sens : que le journal vit de ses lecteurs qui sont ses acheteurs. Il est pour le moins autant le *reflet fidèle* de leurs opinions que leur directeur de conscience. Tout ce que l'on pourra donc faire, par d'autres moyens, pour former la conscience des lecteurs, rejaillira infailliblement sur le journal lui-même. Le jour où celui-ci n'aurait plus d'acheteurs ou que des acheteurs mécontents, que deviendrait-il ?

Actuellement, nous descendons une pente. Et le journal, se pliant à l'amoralité ambiante, pèse à son tour de tout son poids dans le sens de cette amoralité. Si nous réussissons à renverser le sens du mouvement, le journal pourra aider beaucoup au redressement de la moralité.

En attendant, on peut freiner. L'Action catholique peut prendre, par exemple, l'initiative d'un mouvement de protestation dans l'opinion contre tel article, telle attitude. En choisissant bien son terrain d'action, en mettant chaque fois le plus grand nombre possible d'atouts dans son jeu, l'action entreprise peut être utile.

Soulignons que cette action gagnera à ne pas s'exercer uniquement sur le terrain de la réprobation, mais, aussi souvent s'il se peut, sur celui de l'approbation. Applaudir une initiative heureuse est d'excellente politique.

On peut aller plus loin, et faciliter parfois la tâche de rédaction de ces journaux. Il y a des choses qu'ils ignorent. Pourquoi ne pas chercher à les leur faire savoir de la manière qui a le plus de chances de réussir ? C'est un fait, actuellement, que les faits et gestes de l'Eglise, du Pape, de nos évêques, de nos mouvements d'Action catholique ou sociale, deviennent questions d'actualité, que la grande presse accueille dans ses colonnes. Réjouissons-nous-en, même si ces nouvelles sont mêlées à bien d'autres !

Enfin, l'Action catholique devra faire naître parmi ses membres des vocations de journalistes probes, cultivés, consciencieux. Compte tenu des inévitables servitudes de cette grande presse, ces journalistes pourront servir, à leur manière, la grande cause de la royauté du Christ.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

SA SAINTETÉ, SON MESSAGE, SA PRÉSENCE [1]

Excellences, Messeigneurs, Mes frères,

Dans le cours des dernières semaines de sa courte vie, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus tenait un jour entre ses mains les humbles cahiers sur lesquels, pour ses sœurs, elle avait noté les souvenirs de son enfance et du Carmel. Elle laissa échapper ces mots étonnants : « *Ah ! je le sais bien, tout le monde m'aimera !* » Prophétie que devait confirmer l'auguste voix du Souverain Pontife la déclarant « *l'enfant chérie du monde entier* ».

De toutes les parties du monde, de toutes les classes sociales, monte en toutes les langues un cantique de reconnaissance et de gloire envers celle qui ne voulut être que « la petite Thérèse » et qui est une des plus grandes Saintes que l'Eglise ait placées sur les autels.

[1] Nous empruntons au n° d'octobre 1938 des « Etudes et Documents thérésiens », supplément trimestriel des *Annales de Ste Thérèse de Lisieux*, ce discours prononcé par S. E. Mgr Beaussart, évêque auxiliaire de Paris, à la cérémonie d'hommage de Paris à Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, le 12 juin 1938.

A son tour, aujourd'hui comme chaque année, Paris vient lui offrir l'hommage de sa tendresse, de sa confiance, de son admiration, et lui demander, avec une ferveur toujours nouvelle, sa puissante intercession.

Paris et Thérèse ! quel contraste ! La petite sainte encore adolescente ne fit que le traverser, inconnue et perdue dans sa foule mouvante. Et voici que la grande ville s'élance à son tour sur les traces brillantes de la Sainte. Elle multiplie ses pèlerinages, elle lui élève des autels, et la multitude immense qui vient aujourd'hui à Auteuil n'est que la messagère de tous ceux qui l'aiment. Car tout le monde l'aime à Paris. Ceux-là même qui (faut-il le dire ?) n'aiment pas Dieu ou ont perdu confiance en lui, lèvent encore leurs regards vers « la petite Sœur » !

Paradoxe apparent ! Au milieu de toutes ses misères physiques et morales, malgré la foule qui se rue aux plaisirs ou aux vices, dans le tumulte de ses affaires et le bruit de ses rues, dans la fièvre de ses jours et le faux éclat de ses nuits, Paris reste la ville spirituelle par excellence, le pays des grandes âmes, une terre de saints. Paris au cœur sensible et noble, capable d'enthousiasme pour toutes les beautés et toutes les grandeurs, devait s'éprendre de Thérèse.

Qui donc parmi nous n'a pas reçu d'elle ces concours merveilleux et d'une si exquise délicatesse que, pour les annoncer dans leur grâce et leur nombre infini, elle-même les désignait comme une pluie de roses ? Oui, Paris fait à sainte Thérèse l'hommage de sa reconnaissance ; mais il a le cœur assez généreux pour entendre le message qu'elle apporte au monde, et s'engager sur la route où elle précède la légion des petites âmes ; il a le cœur assez sensible et ardent pour admirer la Sainte aimable et forte qui lui apprend le service de Dieu.

O sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, penchez-vous vers notre grand Paris ; écoutez l'immense clameur d'admiration qui proclame votre sainteté ; voyez la docilité d'une multitude qui tend l'oreille à votre message ; recevez l'hommage de notre reconnaissance sans bornes ; et puissiez-vous par de nouveaux bienfaits accroître tous les jours notre dette envers vous, et nous rendre toujours plus sensible votre présence fraternelle !

I. — *La Sainteté de Thérèse*

La sainteté ! Comme elle nous attire et en même temps nous effraie, pauvres pécheurs que nous sommes ! Les visages des saints que l'Eglise nous offre en modèles et nous donne comme intercesseurs et amis, nous apparaissent tour à tour pleins de bienveillance et de douceur, et cependant comme austères et rudes. Leur sourire engageant ne nous décide pas. La lecture de leur vie nous montre en eux sans doute des héros de la foi, de la charité ou du zèle. Mais ce sont aussi des ascètes redoutables, des apôtres qui vont jusqu'aux extrémités du monde au prix des plus durs labeurs et parmi les persécutions, des martyrs même dont le glorieux témoignage a été rendu au prix d'une mort effrayante.

Il est difficile d'être saint, et, selon le mot du grand Soloviev, « le service du Seigneur est rude ! » Et pourtant, que de fois on l'a remarqué, la médiocrité où se traînent d'ordinaire nos vies nous écœure. Nous sommes faits pour autre chose que ce monde, ses plaisirs et ses affaires. Une grande âme qui passe éveille en nous de secrètes ardeurs spirituelles. Instinctivement nous nous mettons à sa suite. Que dis-je ? Ceux-là même dont la vie est la plus éloignée des préoccupations de l'âme, ceux-là qui oublient, comme disait le poète, « ô leur âme, que tu respires ! » se trouvent à certains jours las de leur vide infini et de leur misère. Qu'alors ils rencontrent une âme vraiment pieuse, et voici que sa pureté les fascine. Leur pauvre cœur s'ouvre à tant de fraîcheur candide. Ils sont parfois domptés. Ceux-là même dont l'orgueil a cru posséder le monde, ceux dont la petite science a cru résoudre les énigmes de l'Univers, s'arrêtent un jour, tel Napoléon à Sainte-Hélène, devant les innombrables problèmes de la vie et de la mort. Leur esprit reste court ; les solutions les fuient, et beaucoup ont vu s'ouvrir alors devant leurs yeux les voies de l'humilité qui mènent à Dieu.

Sous ces formes ou sous d'autres, c'est l'appel de Dieu qui retentit au cœur de l'homme en proie aux douloureux conflits du bien et du mal. Insinuant et tendre pour les uns, ardent et fort pour les autres, parfois violent et terrible, Dieu appelle inlassablement les âmes !

Mais comment faire l'ascension de la montagne sainte, dont le sommet est la perfection ? On « aspire en tremblant », et, après les beaux élans et les courages imaginaires, on retombe sur soi, désabusé, et l'on croit que l'appel était illusoire. « D'autres peut-être connaîtront les joies de l'ascension, et les ivresses de la contemplation dans la lumière, hélas ! ces joies ne sont pas pour moi !... »

Mais voici près de nous surgir soudain Thérèse. Une sainte authentique et que le monde acclame, une sainte canonisée et qui multiplie les miracles. Elle n'est pas d'un pays lointain, mais bien de chez nous, la petite normande dont la vie s'écoula entre Alençon et Lisieux. Elle n'est pas d'une antiquité lointaine, « du temps où il y avait des saints ! » Non, elle est rigoureusement notre contemporaine. Songez donc ! aujourd'hui même elle n'aurait encore que soixante-cinq ans ! Et nous pouvons dire, nous aussi : « Ses sœurs (et ses sœurs aînées) ne sont-elles pas encore parmi nous ? » Et sa maison des Buissonnets n'est-elle pas là pour nous permettre de reconstituer sa vie d'enfant déjà sainte, avec tous les menus objets qui furent à son usage ?

Elle a passé vingt-quatre ans sur cette terre, dont neuf ans et demi au Carmel. Elle a été inconnue. On peut dire qu'humainement elle n'a pas d'histoire. Mais la divulgation providentielle de ses écrits lui a ravi tous les cœurs. Tant de charme s'en dégage ! Son âme pure, son cœur aimant, son intelligence magnifique se livrent dans ces pages candides et sans apprêt. On sort de leur lecture réconforté, rafraîchi, purifié.

Cette vie si tôt brisée nous attendrit. Plus encore, elle est si près de nous, si fraternelle oserai-je dire, que c'est vraiment notre petite sœur qui s'entretient avec nous.

Et de quelle voix enchanteresse ! Elle nous parle de façon si pénétrante, avec tant de douceur et de force, de la confiance qu'il nous faut avoir en Dieu, nous précisément les plus pécheurs, qui devons donc avoir la plus décidée confiance. Elle parle avec tant d'attrayante persuasion aux âmes ferventes pour les entraîner à la générosité : « Depuis l'âge de trois

ans, leur dit-elle, je n'ai rien refusé au bon Dieu ». Elle a tant de puissance pour décider les plus petits et qui se sentent des « riens », et les âmes les plus craintives, la Sainte qui disait : « Je suis trop petite pour me damner, les petits enfants ne se damnent pas ! »

Et nous voilà donc tout prêts à la suivre. Avec elle l'ascension du Carmel sera facile et joyeuse et le chemin de la perfection sera tout fleuri !...

Certains l'ont cru, et il n'est pas de contre-sens plus lamentable et plus dangereux ! Quand Thérèse nous parle de sa petitesse, et de sa petite voie, et de l'enfance spirituelle, il ne s'agit pas de mièvreries ou d'enfantillages. Il n'y a pas de « moyen court et facile » pour atteindre le salut, dont la voie reste pénible et la porte étroite. Thérèse le sait bien.

Elle-même a connu de la vie spirituelle et de la sainteté toutes les rudesses : les renoncements intimes qui détachent de ce monde, et même des affections les plus légitimes et les plus douces ; la souffrance physique, de l'inexplicable maladie de son enfance jusqu'aux souffrances quotidiennes de la fatigue et du froid, jusqu'à l'héroïsme enfin des derniers temps de sa vie, et de sa mort, dans la lente désagrégation de ses forces, avec le cortège de toutes les misères que connaissent bien les pauvres malades, et dont pas une ne lui fut épargnée.

Mais tout cela ne serait rien à qui nagerait dans la paix intérieure et la joie surnaturelle, l'esprit irradié des visions du Ciel ! Thérèse certes les a connues en des heures précieuses, et par des échappées de la vie céleste qui fluait en son âme. Mais ce ne fut point son lot ordinaire. Elle a mené sa vie dans le terre-à-terre de la foi obscure et sans consolations. Elle a passé par les plus douloureuses épreuves de l'âme chrétienne, ces ténèbres spirituelles qu'elle-même compare à un tunnel interminable, au bout duquel reviendront enfin la lumière et l'air respirable. Et pour elle l'épreuve dure jusqu'à la fin. Sur son lit de mort elle est habituellement dans la nuit. Le Ciel, où elle sait bien qu'elle entrera pourtant, lui est fermé ; la foi n'est plus seulement un voile qui couvre la réalité divine, c'est un mur qui monte de la terre jusqu'au Ciel !...

Non, certes, Thérèse de l'Enfant-Jésus n'a pas été traitée par Dieu en enfant gâtée, mais en âme héroïque.

« Ses épreuves, dira-t-on, sont de celles qui affligent toute créature humaine et n'ont rien d'extraordinaire ! »

Mais voilà précisément où son exemple est pour nous exaltant. Si elle nous séduit à ce point, c'est afin de nous entraîner à sa suite dans le chemin nécessaire du renoncement spirituel, le seul où, portant la croix, nous soyons sûrs d'être à la suite du Maître. Or elle nous apprend qu'il n'est pas nécessaire, pour y marcher et pour atteindre le but, de connaître ces épreuves qui dans la vie de certains saints nous paraissent intolérables. Elle nous montre ce que veulent dire, dans la réalité concrète, celle de tous les jours, de la vie quotidienne et maussade, ces mots qui nous restent toujours énigmatiques à défaut d'un exemple vivant qui les éclaire : se quitter soi-même, renoncer à l'orgueil, à l'égoïsme, « s'oublier, ne se rechercher en rien », comme elle dit elle-même. Sa vie est l'illustration saisissante pour nous, hommes de ce temps, de la parole dix-neuf fois séculaire du Sauveur : « Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. » Elle nous encourage à rebrousser chemin et à faire ce retour vers l'enfance spirituelle, qui paraîtra toujours, à tous les Nicodèmes, d'une réalisation impossible.

Et la leçon porte loin dans nos âmes tout justement parce que la vie de Thérèse nous montre cet idéal grandiose de la sainteté évangélique incarnée dans la vie la plus simple, la plus humble, la plus livrée aux pauvres petits devoirs quotidiens, la plus dénuée des grandeurs et des exploits qui attirent l'attention du monde et l'amènent à parler de « sainteté éclatante ».

N'est-elle pas en cela, notre chère petite et grande sainte, une image exquise, et que nous comprenons, de la sainteté de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, qui jadis à Nazareth n'ont aussi connu que l'ombre et l'oubli, et néanmoins faisaient l'étonnement du Ciel, et attiraient toutes les complaisances du Père Céleste ?

Elle répond exactement à notre inquiétude : « La sainteté est trop haute pour moi », et à notre préjugé qui l'attend entourée de miracles et peuplée de prophéties. Elle est devenue sainte, héroïquement sainte, *dans la vie commune du Carmel* où elle passait inaperçue, accomplissant, comme les autres et sans rien qui la distinguât, sinon aux yeux les plus vigilants, tous les devoirs de la vie ordinaire, le ménage, la lessive, et le reste. Inaperçue, dis-je, et si effacée que ses compagnes ne voyaient pas quel éloge funèbre on pourrait faire de cette petite sœur « très gentille... mais enfin !... »

Elle se penche même sur les angoisses spirituelles d'un grand nombre, sur ceux dont la foi est troublée, et la vie intérieure sans lumière et sans joie, comme pour leur dire : « Courage, moi aussi j'ai connu les lents cheminements vers la lumière dans un tunnel obscur... J'ai compris même qu'il y a des âmes réellement sans foi et sans espérance. Et je suis près de vous dans votre détresse pour vous montrer que rien n'est perdu si vous voulez vous fier éperdûment à l'amour de votre Dieu ! »

O sainte admirable et qui avez porté à une telle hauteur la vie quotidienne, qui avez été grande et héroïque dans ces petites choses, devenues par là sublimes et incarnation du plus grand amour, restez-nous fraternelle, proche de nos âmes, et que l'ardente et vibrante sympathie de nos vies avec la vôtre nous dispose à bien écouter le message que déjà votre exemple nous apporte !

II. — *Le Message de Thérèse*

Les leçons de Thérèse, celles qui se dégagent de sa vie, qu'expriment ses paroles et ses écrits, ne sont pas autres que celles de l'Evangile, et, même dans leur douceur et leur sourire, elles apportent toujours, et dès ses premières années, le message de sacrifice et de mort. Elle est par sa petitesse Thérèse de l'Enfant-Jésus, mais elle est, au même titre et à celui de la souffrance, Thérèse de la Sainte-Face.

Et cependant, nous devons bien le dire, ce n'est pas ce qu'elle prêche d'abord, n'ayant en vue que l'ordre commun des jours et l'humilité des œuvres. Les thèmes de ses leçons nous les trouvons dans l'Evangile encore, qui ne prêche la croix que pour donner Jésus. Il faut se donner à Dieu par le Christ, et le moyen c'est d'établir son âme dans des dispositions d'acceptation, de confiance et d'amour. Mais non ! je ne dois pas dire « qu'il faut établir

son âme » en cet état. Je l'entends me reprendre : Il faut laisser Dieu établir ces dispositions en nous, et collaborer à sa grâce, comme le petit enfant collabore à l'œuvre de son père. — Rien de plus qu'un tel message n'est paradoxal aux yeux du monde et opposé à ses tendances : il lui apporte cependant le remède à ses maux les plus profonds.

Acceptation de la volonté de Dieu ! Mais n'est-ce pas la grande leçon que nous donne la vie du Sauveur ? Si l'on a pu dire que la vie spirituelle de sainte Thérèse est « une mystique de l'acceptation », c'est que d'abord S. Paul pouvait résumer toutes les dispositions du Christ en ces mots : « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la Croix ! » Depuis l'heure de l'Incarnation où nous l'entendons dire à son Père, au témoignage de l'épître aux Hébreux : « Voici, je viens pour accomplir votre volonté ! » jusqu'à l'heure suprême où il rendit l'esprit dans l'acte ultime de l'abandon : « Père, je remets mon âme entre vos mains ! » la vie entière de Notre-Seigneur n'a été que soumission affectueuse à la volonté du Père. Elle a été sa nourriture, son ambition de toutes les heures, sa force dans l'agonie. Elle est le centre de la divine prière qu'il nous a enseignée !

Il le fallait puisque le monde, à la suite de son prince dont la devise est : « Je ne servirai pas ! » ne connaît que l'orgueil et la révolte. A l'extrême, il s'écrie : « Ni Dieu, ni maître ! » et dans la pratique journalière c'est sa volonté propre qu'il recherche, au prix même du péché, oublieux de l'ordre divin des choses et de l'autorité imprescriptible du Dieu créateur et législateur.

« La petite Thérèse » voulut ressembler à son Maître et accepter cette volonté de Dieu sur elle dans toute son étendue, non seulement dans les grandes choses comme le renoncement au monde, la profession religieuse, ou la mort corporelle, mais en *tout*. En tout, mes frères, vous entendez bien, et c'est en cela même qu'elle fut héroïque. Car enfin, dans la monotonie des heures toujours égales, dans le retour fastidieux des mêmes petits devoirs, dans la pratique sans relâche des petites vertus de la vie commune, que d'occasions de se reprendre ! Que si l'on ne se reprend pas formellement, que d'occasions de se laisser aller, et quelle facilité de s'absoudre en disant qu'il s'agit de si petites choses !

Mais pour elle tout ce qui est voulu par Dieu est grand, et la vie tout entière, dans ses minuties les plus insignifiantes en apparence, constitue l'ordre où Dieu nous place. Voilà pourquoi elle voulut ne se rechercher en rien, et elle réussit vraiment à se compter pour rien !... Elle trouva Dieu en tout et en tous, avec une constance toujours égale et une force d'âme que les pires épreuves comme les plus petites trouvaient aussi grande, puisée à la source même de tout force, au Cœur de Jésus.

Oui, ce programme est rude, et sa réalisation est la sainteté même. Qui dira cependant qu'il est inaccessible ? Et qui donc parmi nous, mes chers auditeurs, pourrait dire qu'il ne peut pas, à sa mesure et à la mesure de la grâce de Dieu, s'efforcer de le prendre pour règle de sa vie ? Qui donc, à l'exemple de Thérèse et suivant ses préceptes, pourra refuser la voie de la perfection qui consiste à faire les plus petites choses qui composent la vie, avec la grande pensée que, aux yeux de Dieu, aucune n'est mesquine, puisqu'en les faisant nous faisons ce qu'il veut ? Qui donc au moins ne pourra s'y efforcer humblement, petitement, recommençant toujours sans se décourager jamais, suivant les préceptes qu'elle inculquait à ses novices ? Seul notre amour-propre peut nous faire abandonner l'effort apparemment inutile. Seul un manque de confiance en la bonté et en l'amour du Père céleste peut nous décourager. Car il prendra bien en pitié, fût-ce après de longs mois ou de longues années, nos essais infructueux. Il descendra, c'est elle qui l'assure, et prendra un jour en ses bras son enfant, courageux dans sa faiblesse même et confiant malgré ses échecs, pour le porter d'un seul élan au terme de ses désirs. Le secret du succès se trouve moins dans l'énergie que nous pouvons déployer que dans la confiance au Père qui nous voit, nous aime, nous attend, et nous attire à lui.

Confiance toute filiale ! Il faut en effet se confier à Dieu comme un enfant à son père, comme un tout petit enfant, qui ne discute pas, mais s'abandonne tendrement à tout ce que le père fait pour lui, sachant bien qu'il ne peut rien lui arriver de meilleur, en dépit des apparences et des appréhensions de son ignorance

N'est-ce pas l'une des leçons les plus nouvelles de l'Evangile ? Le message du Christ nous a d'abord appris que Dieu est notre Père, qu'il sait tout ce dont nous avons besoin, que les cheveux mêmes de notre tête sont comptés, et qu'après les heures sombres et douloureuses de la vie terrestre, viendra comme compensation ineffable l'entrée dans sa joie.

Comment le monde impie comprendrait-il cette leçon ? « L'impie dit en son cœur : il n'y a pas de Dieu » Il va, par une hardiesse effroyable, jusqu'à se faire son rival et lui refuser son obéissance, quand il ne va pas jusqu'à parler de la « mort de Dieu ! » Pourtant l'humanité, à mesure qu'elle s'éloigne de son Père, et prétend se suffire, bornant ses espérances au monde d'ici-bas, et plaçant en elle-même tout son espoir et toute sa confiance, devient chaque jour plus malheureuse et plus douloureuse. Et sa révolte s'accroît d'un désespoir sans nom !

Mais le chrétien lui-même ne connaît-il pas quelque contagion de ce mal ? Trop souvent dans les âmes les meilleures je ne sais quelle défiance s'élève, comme si Dieu était si loin, et si indifférent à nos larmes que nos prières ne puissent l'atteindre ! Et dans la vie ravagée, dans le cœur meurtri, dans l'âme enténébrée, tentée, hésitante, pécheresse, s'élève le doute amer. Alors c'est la désolation sans espoir, l'abandon de la prière et de l'effort.

Mais voici que Thérèse nous redit le message du Sauveur. La confiance de l'enfant ne doit jamais sombrer, et dût-elle être héroïque, sans réponse et sans joie, elle doit subsister dans l'âme qui connaît Celui à qui elle s'est confiée. Le Sauveur a voulu connaître l'épreuve mystérieuse de cette déréliction sur la Croix : « Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » gémissait-il. Mais l'acte dernier de sa remise aux mains du Père, doit nous montrer que le dernier mot reste à la confiance.

Héroïque dans l'abandon, notre sainte le fut dans la confiance. A quinze ans elle avait déjà soupesé dans sa main juvénile ce monde qui passe, et, comme un autre jeune saint, elle l'avait trouvé léger. Dieu lui avait déjà, par une lumière précoce, fait comprendre la profonde misère qui accompagne la

vanité d'ici-bas. Plus encore, il lui avait fait comprendre, par une grâce précieuse entre toutes, le tout de Dieu et le rien de Thérèse. Alors, prédestinée à cette mission de la confiance, dont elle devait un jour être la messagère, l'enfant se donna à Dieu, avec une confiance qui ne connut aucune réserve. Elle sut qu'elle ne pouvait compter que sur lui. Elle sut que lui seul valait la peine de vivre. Son abandon magnifique était fait de sa confiance inaltérable.

Elle y fut héroïquement fidèle, dans les épreuves spirituelles les plus rudes, comme dans les souffrances physiques les plus atroces et dans les pires détresses de l'agonie, dans son humilité constante et la sincérité translucide de sa conscience.

C'est pourquoi elle est si fraternellement secourable à ce pauvre monde. Entendez-le, vous tous qui m'écoutez. C'est à vous, les désespérés, les désaxés, les pécheurs gisants dans le dégoût de vous-mêmes, à vous les endurcis qui ne levez plus les regards vers le Ciel, les opprimés par le mal qui croyez bien être abandonnés pour toujours, à vous tous, Thérèse apporte un message de confiance illimitée. Elle vous dit tendrement, à l'oreille du cœur : « Quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui se peuvent commettre, je ne perdrais rien de ma confiance ; j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de mon Sauveur... Non, personne ne pourrait m'effrayer, car je sais à quoi m'en tenir sur son amour et sa miséricorde. » Ecoutez-la, répondez-lui. Croyez-la sur parole : elle sait à quoi s'en tenir ! Et vous, âmes chrétiennes qui hésitez à suivre l'appel de Dieu, et dont les pas se traînent dans la voie de la perfection, vous qui bornez vos désirs et vos ambitions surnaturelles, comme si elles étaient trop vastes et inaccessibles, et vous qui maquillez d'humilité prétendue votre défiance, entendez-la vous dire : « Ce qui offense Jésus, ce qui le blesse au cœur, c'est le manque de confiance », et qu'à condition de ne pas mettre votre confiance en vous-même, mais en lui, il pourra vous élever jusqu'où votre faiblesse ne saurait atteindre, et combler vos désirs.

Avec la confiance c'est la paix que vous apportez aux âmes, ô Thérèse, notre Sœur secourable. Donnez la paix à tous les malheureux dont la conscience est torturée par le désespoir ; apportez la confiance à tous ceux qui souffrent, dans les tristes salles d'hôpital, dans les humbles demeures, ou dans les maisons de riches. Alors de toute part vous verrez répondre à votre appel de nombreuses légions de petites âmes, sorties de cette capitale immense, et qui, pleines de courage et de confiance, s'engageront avec vous dans la voie de l'Amour.

Car *la confiance nous conduit à l'amour*, c'est elle encore qui nous l'assure. C'est la voie par excellence de toute perfection, c'en est l'âme et le lien vital de toutes les vertus. C'est le grand commandement donné en testament par le Sauveur à ses Apôtres, et le signe auquel il a dit que ses disciples seraient reconnus jusqu'à la fin des temps « Vous aimerez Dieu de toutes vos forces, et de tout votre esprit, et de toute votre âme, et votre prochain comme vous-même : en ces deux commandements se trouvent résumés la Loi et les Prophètes. »

Hélas ! dans la mesure où le monde a renoncé à Dieu, il a renoncé à l'amour, et notre temps voit de nombreux indices d'un triomphe de la haine, dont les ravages ne font que s'accroître et qui s'étale avec insolence comme l'antithèse satanique du message de Jésus.

On veut chasser Dieu de la société et des âmes, dans ces pays où des persécutions savantes et tenaces détruisent les églises et en pourchassent les ministres, où des idéologies et des mythes nouveaux prétendent supplanter l'Evangile et le Christ, où l'Eglise est traquée et donnée en pâture au mépris public. A travers le monde entier n'y a-t-il pas comme un réseau d'influences néfastes qui luttent contre Dieu ? « L'ennemi de Dieu et de la nature humaine » se dresse non seulement dans son orgueil et dans son désespoir, mais dans sa haine, pour appeler les hommes à la partager contre Dieu, Amour éternel.

Et les hommes se haïssent parce qu'ils haïssent Dieu. Il n'y a plus de frères, quand on a rejeté le Père commun du Ciel. Tant de guerres déchaînées ; l'égoïsme féroce des nations qui se retranchent dans leurs intérêts et ne préparent que la ruine des autres ; la lutte des classes au lieu de la concorde des citoyens ; les oppositions jusque dans le sein de la famille entre les parents et les enfants ; la recherche éperdue de la richesse et du plaisir pour les uns tandis que les autres manquent de tout : ne voyons-nous pas là des symptômes douloureux et trop manifestes de la haine ?

Quant aux chrétiens qui doivent donner l'exemple de l'amour, ne sont-ils pas trop souvent entraînés à partager à quelque degré, non certes la haine de Dieu, mais la tiédeur qui va contre l'amour, et dont les mille défaillances, au dire de sainte Thérèse, blessent le cœur de Dieu plus que les crimes des pécheurs ? Et que dire de l'amour du prochain ! Qui donc parmi nous a le constant souci de cette union des cœurs, de cette mutualité de services où il se résume ? L'égoïsme est un mal qui renaît chaque jour et dont la présence ne se fait parfois reconnaître que par les maux dont il est le foyer.

La voie de Thérèse est celle de l'amour. Non qu'elle prétende, au service de Dieu, nous faire goûter tendresse et douceurs, et consolations sensibles. « *Ce n'est pas à Jésus de nous consoler*, dit-elle héroïquement, *c'est à nous de le consoler.* » A la lettre, pour elle, aimer c'est se sacrifier. La mort d'amour qu'elle ambitionne c'est la mort de la Croix Non certes qu'elle n'ait pas connu les élans d'un cœur ardent et tout donné, elle qui écrivit l'acte de donation à l'Amour Miséricordieux, elle dont les dernières paroles furent : « *Mon Dieu, je vous aime* ». Mais la légion des petites âmes qu'elle entraîne doit être de victimes consacrées à l'amour. Et voici que par là s'éclairent sa vie entière, sa sainteté, et toute sa doctrine. L'abandon, la confiance ne sont que les voies qui conduisent à l'amour, ou plutôt aimer c'est se donner au bon plaisir divin en tout, comme elle l'a fait. Si elle a pu s'oublier à ce point, c'est qu'en elle Dieu avait pris vraiment toute la place, et qu'elle aurait pu dire avec Saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. »

L'amour du prochain sera lui aussi don et sacrifice. Non de vaines paroles, ni de fades tendresses, mais des œuvres. Et Thérèse nous en donne l'exemple : dans la vie de chaque jour, en s'abandonnant au service du prochain, en lui épargnant toute peine, en lui donnant la joie de son sourire,